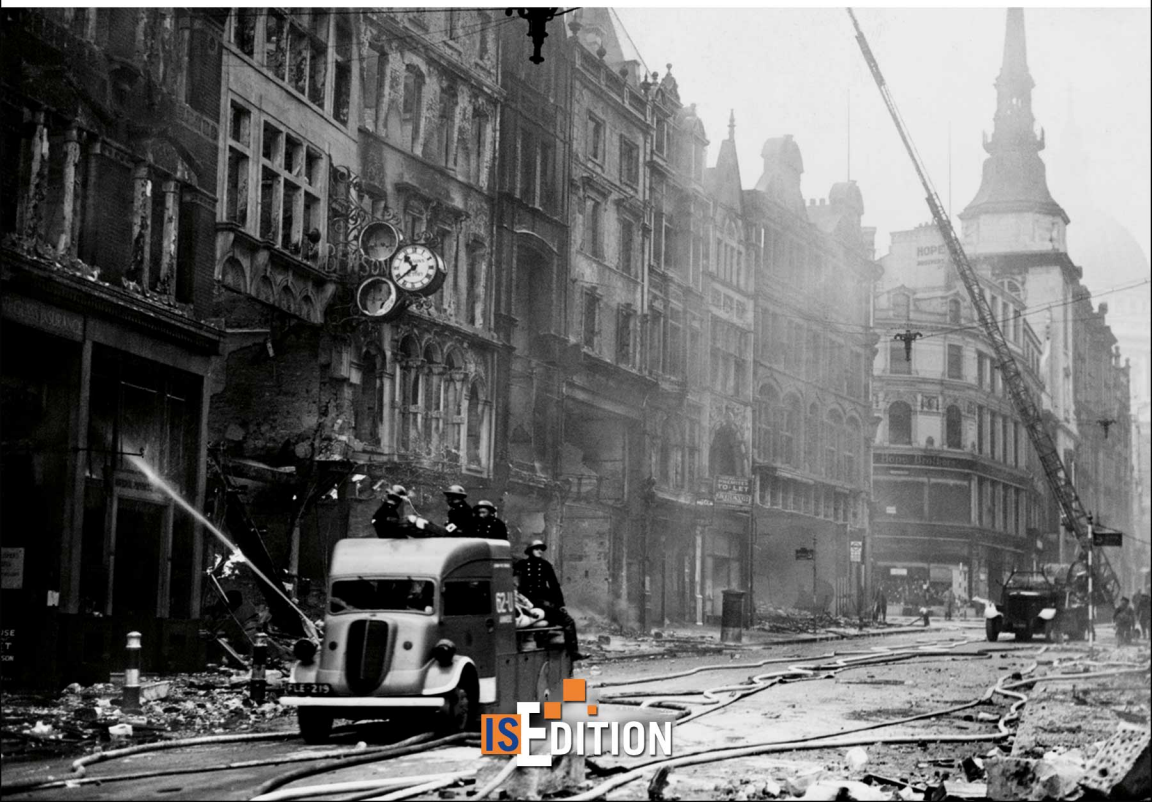
PIERRE DUPRAT

LE DESTIN DES FABRE

TOME 3

DISPARUES



ISE EDITION

© 2015 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-094-9
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-095-6

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli
Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Illustrations de couverture : © Everett Historical - Mangostock

Collection « Sueurs glaciales »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

Facebook.com/isedition
Twitter.com/is_edition
Google.com/+is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pierre Duprat

LE DESTIN DES FABRE

TOME 3

DISPARUES

ISEDITION

RÉSUMÉ

Troisième et dernier tome de la trilogie des Fabre.

Marseille, mai 1944. Félicien Fabre, résistant de la première heure et chef de réseau, voit des jeunes femmes disparaître mystérieusement. Pour lui, aucun doute, la traite des blanches mise en œuvre par les mafias locales sévit à Marseille.

Dès lors, avec l'aide de son équipe, il n'aura de cesse de démanteler cette filière, tout en composant avec la menace d'un capitaine SS venu le traquer et éliminer son réseau de partisans.

L'arrivée providentielle d'un déserteur allemand lui permettra de mener à bien ses recherches, mais aussi de découvrir une effroyable et insoupçonnable vérité…

CHAPITRE 1

Mai 1944 – Gare de Vénissieux

Les quatre hommes se déplaçaient silencieusement dans la nuit. Lyon n'était qu'à quelques kilomètres, et la gare de Vénissieux grouillait de soldats. L'objectif de la nuit était relativement simple ; pourtant, il avait été préparé avec minutie depuis plusieurs jours : faire le maximum de dégâts sur les voies principales, les locomotives et les wagons.

L'acheminement des munitions et des renforts en hommes vers le littoral sud devait être retardé par tous les moyens. Et pour cela, le réseau Homère n'en était pas à son coup d'essai.

Les hommes se dispersèrent parmi les wagons immobiles. Ce qui les effrayait le plus, ce n'était pas les soldats de la Wehrmacht, mais bien leurs chiens. Ces animaux-là pouvaient vous sentir à des dizaines de mètres ou entendre le moindre bruit avec leurs ouïes affûtées. Ils pouvaient également vous sauter sur le dos ou vous attraper la gorge avant d'avoir pu esquisser un seul geste. Bref, ils étaient de loin les plus redoutables.

Chacun d'entre eux connaissait précisément le travail à faire. Ils étaient tous aguerris à ce genre d'opération de sabotage. Depuis que l'armistice avait été signé en 1940, les réseaux de résistance avaient eu le temps de se développer. Le réseau Homère était un de ceux-là, et depuis quatre ans, il multipliait les attaques et les attentats contre l'envahisseur allemand.

Les partisans disposèrent les charges explosives sur tous les points névralgiques. Le chronomètre enclenché, leur chef avait fixé le délai maximum à cinq minutes. Passé ce temps, les risques de se faire prendre augmenteraient considérablement. Aucun de ces gars n'avait envie de se retrouver entre les mains de la Gestapo locale. Il était préférable de mourir au combat.

Ils se replièrent pratiquement en même temps, déroulant des centaines de mètres de câbles électriques grâce à leurs bobines portables. Une fois à l'abri des taillis, les câbles furent reliés aux détonateurs. Deux secondes plus tard, les bâtons de dynamites pulvérisaient les objectifs dans un feu d'artifice aux mille couleurs. Les hommes ne s'attardèrent pas pour admirer le résultat de leur action. Quand les derniers débris retombèrent au sol, ils avaient déjà regagné leur voiture. Elle ne leur servirait que pour s'éloigner rapidement de la zone, puis ils l'abandonneraient dans un bois, avant d'arriver à Lyon. Ensuite, ils rejoindraient leurs caches à vélo en espérant éviter les patrouilles, car l'alerte serait donnée dès les premières minutes. Demain, chacun regagnerait Marseille, séparément, suivant le plan de repli préétabli. Jusqu'à présent, tout se passait bien.

Un sourire s'afficha sur le visage de Félicien.

****

Marseille – Saint-André, le matin du même jour

Marguerite Chaumet et Lucienne Dubreuil marchaient bras dessus, bras dessous en jacassant comme des pies sous le soleil de cette fin de matinée. Le quartier était animé et les commerçants s'affairaient avant la pause déjeuner. Les deux jeunes femmes étaient loin d'imaginer que la journée qui avait si bien commencé se terminerait en cauchemar pour elles.

La Citroën arriva dans leur dos, leur ôtant toute possibilité de voir surgir leurs trois agresseurs. Elles ne prirent conscience du

danger que lorsque la voiture freina brutalement à leur hauteur et que les portières s'ouvrirent sans attendre l'arrêt du véhicule. Deux hommes se jetèrent sur elles pour les empoigner, et avant qu'elles ne réalisent qu'elles se faisaient enlever, elles se retrouvèrent sur la banquette arrière, coincées entre deux énergumènes. Marguerite voulait crier, mais l'homme, avec une grande habileté, lui maintenait une main fermement plaquée sur la bouche tandis qu'avec l'autre, il lui appliquait une large bande de ruban adhésif qui la maintiendrait silencieuse durant tout le trajet. Quant à Lucienne elle s'était évanouie dès qu'on l'avait poussée dans la voiture, facilitant ainsi grandement la tâche de son agresseur.

La scène se déroula sous les yeux médusés des passants qui, par peur, se gardèrent bien d'intervenir. Trente secondes plus tard, il ne restait plus aucune trace pour attester de la violente agression qui venait de se produire.

Marguerite Chaumet et Lucienne Dubreuil ne rentreraient pas chez elles ce soir. Ni le lendemain.

****

Marseille – L'Estaque, deux jours plus tard

Nathalie se leva, ouvrit les fenêtres et les volets de la chambre. Puis, elle se pencha sur le lit.

– Debout la marmotte ! Assez dormi.

Un grognement sourd lui répondit.

– Hum ! Allez ! Reviens te coucher. On est dimanche.

Félicien envoya la main pour essayer d'attraper le bras de sa femme et l'attirer au fond du lit.

– Justement ! On est dimanche et il sera bientôt l'heure de la messe. Je ne tiens pas à être en retard.

Félicien maugréa et réussit à repousser le drap de lit, à grand renfort de coups de pieds. Il se dirigea vers la salle de bain.

Depuis seize ans qu'il avait rencontré sa femme, à l'issue de la triste affaire qui avait vu la mort de sa mère, il en était toujours aussi amoureux. Le coup de foudre avait été réciproque, et tout ce qu'ils avaient récolté depuis cette période n'était que bonheur. De leur union était née une petite fille, Madeleine. Grâce aux biens immobiliers et quelques lingots d'or, d'une provenance plus que douteuse[1], que Félicien avait récupérés, ils avaient décidé de parcourir le monde, voir d'autres espaces, d'autres pays. En 1932, L'Amérique du Sud leur avait ouvert ses frontières durant quatre années magnifiques, puis ils s'étaient rabattus sur le Vieux continent. Ils avaient été hélas ! aux premières loges pour suivre la montée en puissance du nazisme, sous les commandes du parti social-démocrate et de ses hordes de fanatiques barbares. Ils regagnèrent la France au début de 1939, et en août, Madeleine s'envolait pour l'Angleterre. Félicien, sentant le souffle d'un vent mauvais, avait convaincu sa femme de la confier à une famille du Wiltshire. Nathalie était une femme de caractère. Âgée de trente-huit ans, elle était issue d'une famille d'ouvriers. Elle n'avait pas hésité à se lancer dans la vie dès qu'elle en avait eu l'opportunité, après de brèves études secondaires commencées sur la Canebière, entre les murs du fameux Lycée Thiers.

Elle s'était dégotée le boulot de vendeuse qui lui avait permis de subsister à ses besoins et de rencontrer son homme. Aucun des aléas de la vie ne lui faisait peur, mais ce jour-là, elle avait été à deux doigts de s'effondrer. Les paroles de Félicien lui résonnaient encore aux oreilles comme la vibration d'une cloche après le choc du battant :

---

1. *Pour ce passage, cf tome 2, « Les serments ».*

– Madeleine doit partir en Angleterre. Rapidement. Bientôt, ici, ce sera le chaos.

Évidemment, elle avait tenté d'argumenter, de rechigner. Mais il avait été ferme sur sa position, et sa décision restait sans appel.

– Elle doit partir. Il s'agit de sa sécurité. Nous irons la voir de temps en temps, si on le peut.

« Pour sa sécurité », lui avait-il dit. Le seul argument qu'elle avait jugé valable et qui l'avait fait céder, la mort dans l'âme.

Enfin, comme prévu, la guerre leur tomba dessus. Félicien, mobilisé, quitta sa Provence natale pour le nord, dans une piètre tentative de l'armée Française de ralentir l'envahisseur botté. Huit mois plus tard, l'armistice était signé. Bien que vivant en zone libre, les Fabre s'étaient entendus pour ne pas subir l'occupation de leur pays sans réagir. Patriotes jusqu'au bout des ongles, ils ne pouvaient accepter une telle situation. Dans un premier temps, ils réussirent à traverser la Manche et retrouvèrent leur fille. Ensuite, ils rencontrèrent les représentants de la France libre, à Londres. « Résister coûte que coûte », tel était le mot d'ordre. Six mois d'entraînements intensifs et ils furent parachutés une nuit dans les collines marseillaises. Ils se réinstallèrent dans leur maison de l'Estaque, village aux portes de la ville qui avait vu naître Félicien. Le réseau Homère était né. En novembre 1942, les alliés débarquèrent en Afrique du Nord, marquant la fin de la zone libre et son envahissement. À présent, les nazis occupaient tout le territoire.

Les ordres étaient clairs : retarder par tous les moyens nécessaires l'acheminement des troupes et du matériel vers les côtes méditerranéennes. Faire le plus de dégâts possible sur les installations.

L'opération menée la semaine précédente avait été un franc succès. Un de plus. Certaines sources bien implantées affirmaient que les Gestapo locales étaient en effervescence et que les

descentes et les arrestations arbitraires se multipliaient. Félicien avait parfaitement conscience que chaque opération entraînait des conséquences difficiles à supporter, mais ces actions sauvages permettaient sans doute de sauver la vie de centaines de combattants pour la liberté. Dans la balance, les sacrifices de quelques personnes ne pesaient pas lourd pour l'État-major.

Ainsi était la vie en cette période de troubles, où chacun essayait de survivre tant bien que mal. Hélas, certains avaient choisi la facilité, et les Allemands savaient les remercier comme il se doit. Les yeux et les oreilles traînaient partout.

****

Félicien sortit de la salle de bain. Sa femme lui avait étendu son costume sur le lit. Le message était clair : bouge-toi ! Il s'habilla en hâte.

« Je suis prêt, ma chérie. On peut y aller. »

Ils avancèrent tranquillement vers l'église du village. Les gens commençaient à se rassembler devant les portes de bois, attendant que le curé leur fasse signe pour pénétrer dans la nef.

L'office commença. Les trois quarts des fidèles qui suivaient la messe étaient surtout des femmes. Félicien jeta un regard circulaire sur l'assemblée. Dans un coin, en retrait, une femme priait face à la Vierge. Ce qui l'interpella, c'est qu'elle était en pleurs.

Félicien poussa Nathalie du coude. Il lui glissa à voix basse :

– Regarde, c'est la mère Chaumet. Qu'est ce qu'il peut bien lui arriver ?

– Chuuut, tais-toi ! Ce n'est pas le moment.

Félicien continua d'observer la femme. Il la connaissait de vue, en tant que « voisin ». Dès que le curé en aurait terminé, il irait prendre de ses nouvelles. Peut-être était-elle dans le besoin ? Tout le monde était dans le besoin. Mais elle ? Peut-être avait-

elle des problèmes particuliers ? Il savait qu'elle était seule avec sa fille, et que son mari aurait son nom inscrit sur le monument aux morts, avec la mention « Mort pour la France », quand la guerre aurait pris fin. En ces temps difficiles, la solidarité devait être de mise.

La messe se termina et les gens sortirent en rangs serrés. Félicien posa sa main sur le bras de Nathalie.

« Je reviens. Attends-moi, je n'en ai pas pour longtemps. »

D'un pas assuré, il s'approcha de la femme qui se tamponnait sans cesse les yeux avec son mouchoir. Il l'aborda respectueusement.

– Bonjour, Madame Chaumet. Je suis monsieur…

– Je sais qui vous êtes, Monsieur Fabre. Nous sommes voisins. Que me voulez-vous ?

Félicien ne s'attendait pas à une réponse aussi brutale, ni à ce qu'elle soit autant sur la défensive.

– Excusez-moi, répliqua-t-il confus. Je ne voulais pas vous importuner. Il y a que j'ai remarqué vos larmes pendant l'office et Nathalie et moi avons pensé que, peut-être, vous aviez besoin d'une aide quelconque. Si nous pouvons faire quelque chose pour vous, ce sera avec plaisir.

– Merci, Monsieur Fabre. Mais je doute fort que vous puissiez m'aider.

– Sait-on jamais ? Dites-moi. Je vous écoute.

La femme se tamponna les yeux une fois de plus et sanglota.

– Ma fille Marguerite et ma nièce ont disparu depuis deux jours. Je suis sans nouvelles d'elles depuis qu'elles sont parties pour leur leçon de chant.

– Êtes-vous allée voir la police ?

– J'y suis allée. Ils ont enregistré ma demande.

– Et ?

– Et puis rien. La façon dont ils me regardaient… j'avais l'impression d'être une criminelle.

Félicien ricana.

– Ils sont plus aptes à enregistrer les délations, c'est sûr. Ne vous inquiétez pas. Des fillettes seules se font vite repérer.

– Monsieur Fabre, ma fille a vingt-trois ans. Ma nièce, vingt-deux.

La femme s'était arrêtée de pleurer. Rassurée, elle était partie dans les confidences.

– Vous savez que depuis quelque temps, des jeunes femmes disparaissent sans explications ?

Félicien la regarda dans les yeux, curieux.

– Comment ça, *disparaissent* ?

– Hier, je suis allé chercher des tickets de rationnement. Ma sœur était avec moi. Elle aussi est évidemment morte d'inquiétude. Nos filles ne sont pas les premières à s'être évaporées dans la nature : elle m'a confié que les filles de deux de ses amis avaient également disparu sans laisser de traces.

– Depuis longtemps ?

– Environ un mois et demi.

– Elles sont allées voir la police, aussi ?

– Bien sûr. Mais il n'y a eu aucune suite.

– Et aucun article dans le journal ? Même pas un entrefilet ? En principe, les journalistes sont à l'affût et friands de ce genre d'informations.

Félicien réfléchissait. De toute manière, le « Petit Provençal » était tout acquis à la cause du gouvernement de Vichy. Les seules informations qui en émanaient étaient essentiellement dévolues à la gloire du gouvernement pétainiste.

La femme reprit :

– Je viens ici tous les jours pour prier, afin que ma fille revienne saine et sauve. J'ai perdu mon mari, je ne tiens pas à perdre mon unique enfant.

– Je comprends. Je suis vraiment désolé. Mais gardez confiance. Il y a certainement une explication rationnelle à sa disparition. Elles ont peut-être été retenues par les Allemands lors d'un contrôle. Elles avaient leurs papiers d'identité ?

– Évidemment ! J'y ai toujours veillé.

Elle marqua une pause et décida de stopper là la conversation.

– Merci de votre sollicitude, mais j'ai à faire.

– Attendez ! Comment s'appelle votre fille ?

– Marguerite. Marguerite Chaumet.

– Et votre nièce ?

– Lucienne Dubreuil.

Félicien enregistra les noms dans sa mémoire.

Elle lui tendit la main. Félicien la serra, et elle s'éloigna en claudiquant légèrement.

Il la regarda s'éloigner pensivement et sursauta quand Nathalie le questionna.

– Alors ? C'est quoi son problème ?

– Sa fille et sa nièce ont disparu.

– Disparues ? Volatilisées ? Sans laisser de traces ?

Félicien claqua des doigts.

– Comme ça !

– Bah… Elles sont probablement parties en vadrouille avec des soldats.

– Des boches ? Tu plaisantes ? J'espère qu'elles savent ce que signifie coucher avec des boches.

– Elles réapparaîtront dans quelques jours, tout heureuses de leur petite virée.

– Je le souhaite pour leurs mères. Cette femme m'a aussi raconté que deux autres filles étaient introuvables. Ce qui en fait au moins quatre.

– Et tu penses à quoi, exactement ?

– À vrai dire, je n'en sais rien. Il s'agit probablement d'un réseau de traite des blanches. D'après ce que cette femme raconte, c'est la première chose qui me vienne à l'esprit. Ce n'est pas parce que le monde est en guerre que les voyous sont à la retraite. Les bordels d'Afrique du Nord sont toujours en pleine activité. Que le micheton soit boche ou ricain, les proxénètes s'en mettent toujours autant dans les fouilles.

Nathalie se positionna face à lui et lui posa la main sur le bras.

– Je te connais, et je te vois venir avec tes gros sabots. Nous ne pouvons pas nous occuper de ça. Tu m'entends ? Les préoccupations sont ailleurs. Et tu sais que notre emploi du temps sera assez chargé dans les jours et les semaines à venir.

Il fixa sa femme droit dans les yeux. Elle ne baissa pas la garde.

– Félicien, il est hors de question de mettre le réseau en danger. Nous ne devons à aucun prix attirer l'attention sur nous. Ça serait une grosse erreur.

– Je te remercie de ton avertissement, mais je te rappelle que je suis encore le chef de ce groupe. Et je sais ce que je dois faire ou pas.

Le ton était sec. Nathalie n'insista pas.

– J'espère que tu en as effectivement conscience.

Elle se détourna et s'engagea sur le chemin du retour, piquée au vif par la réflexion. Félicien lui emboîta le pas. Il se sentait un peu penaud de ce mouvement d'humeur. Son équipe – ainsi que sa femme – prenait des risques quasiment tous les jours, depuis que la guerre de l'ombre avait débuté. Ils n'hésiteraient pas à mourir pour leur pays s'il le fallait, et il n'avait pas le droit de lui parler aussi brutalement.

Il la rattrapa et la saisit par la taille.

– Pardonne-moi. Mais je ne peux m'empêcher de voir quelque chose de sérieux là-dessous.

– Sérieux ou pas, tu sais très bien que l'on ne peut agir sans ordre de Londres. C'est la meilleure façon de mettre en péril toute l'organisation.

– Je te promets d'y réfléchir.

****

Lorsqu'ils étaient revenus à Marseille, il avait fallu organiser le réseau de façon fiable et efficace. Pour commencer, ils devaient absolument avoir une couverture discrète. Nathalie avait repris un boulot de vendeuse en chapellerie. Elle n'avait pas tardé à trouver un poste vacant dans une boutique du centre, pas très loin d'ailleurs de celle où ils s'étaient rencontrés, des années auparavant. De plus, le commerce des chapeaux marchait bien, les Allemands étant friands des accessoires à la mode surtout quand celle-ci arrivait de Paris.

Félicien, lui, s'était vu « attribuer » une place de bouquiniste dans une librairie près de la place Castellane. Les nombreuses livraisons de livres pouvaient justifier des déplacements à tout moment dans la journée. De quoi avoir le champ libre.

Tout le matériel de radiocommunication, parachuté en même temps qu'eux, avait été installé dans l'appartement que lui avait donné Alexis Mongrand[2] et qui était occupé pour l'occasion par l'un des membres du réseau, Armand. Les communications étaient brèves, à heure fixe tous les soirs. Les messages codés étaient transmis de Londres et chaque réseau en tirait les actions qu'il devait mener. Ainsi était leur quotidien depuis plus de trois ans. Mais les disparitions de ces femmes le laissaient perplexe. Le

2. *Voir tome 2, « Les serments ».*

fait ne s'était jamais produit ici, et subitement, au moins quatre en l'espace de deux mois se volatilisaient dans la nature ? Sans que quiconque s'en aperçoive et en fasse mention ?

Cela méritait d'être creusé un peu.

CHAPITRE 2

Lyon – Kommandantur

Le colonel Helmut Speer était soucieux. Les sabotages à répétition organisés par ces maudits résistants agaçaient le Führer au plus haut point. Plus particulièrement quand un nœud ferroviaire aussi stratégique que la gare de Vénissieux était visé. S'attaquer à des objectifs aussi près de Lyon, en narguant les importantes garnisons de SS et de la Wehrmarcht qui y étaient stationnées, frisait l'héroïsme ou la plus grande stupidité. Pourtant, malgré son mécontentement, Speer était contraint de reconnaître que ce coup-là avait été un franc succès pour l'ennemi. Deux locomotives et des wagons entiers chargés d'un précieux matériel pour les forces de la méditerranée étaient totalement détruits. Sans parler des dommages causés aux voies. Des rails tordus, arrachés sur des dizaines de voies. La gare de triage était devenue inutilisable pour plusieurs semaines, le temps de tout remettre en état. Si un débarquement ennemi devait se reproduire en Provence, les garnisons en place se sentiraient bien seules et démunies.

Aussitôt qu'à Berlin le haut commandement avait été informé de la catastrophe, leur retour ne s'était pas fait attendre. Il avait fallu moins d'une demi-journée pour que le message atterrisse sur son bureau. Deux semaines. On lui donnait deux semaines pour neutraliser ces terroristes. Après quoi, il devrait rentrer à Berlin pour une « mise au point ». Il ne savait que trop ce que

cela signifiait. Le front de l'Est était en pleine débandade et avait besoin de « nouvelles idées stratégiques ». Il finirait comme des dizaines d'autres chefs de bataillon de la Wehrmacht : mort ou prisonnier, dans son effort pour tenter de freiner les contre-offensives russes. Sur le front de l'Est, la première des hypothèses étant nettement préférable à la seconde.

Helmut Speer soupira. Comment s'y prendre pour détruire en deux semaines ce que quatre années de guerre n'avaient pu réussir à faire ?

C'est peut-être pour cette raison qu'ils lui avaient octroyé un adjoint. Et pas n'importe lequel : le capitaine SS Ülrich Heinz devait arriver sous peu de Paris, pour « l'aider dans sa mission de nettoyage », dixit le communiqué officiel. Mais tous les officiers de l'armée allemande avaient entendu parler au moins une fois du SS *hauptsturmführer* Heinz. Réputé aussi bien pour son opiniâtreté à résoudre les « problèmes » qui lui étaient confiés que pour son inconditionnelle allégeance au IIIe Reich, le capitaine Heinz était un spécialiste des situations délicates, un nettoyeur.

Speer froissa le bout de papier et le jeta d'un geste désabusé dans la corbeille. Seuls ces SS fanatisés – ainsi qu'une poignée d'hommes illuminés à Berlin – continuaient à croire en une possible victoire du III^{e} Reich. Sûr que celui-là devrait jauger en premier lieu sa dévotion à l'idéologie nazie. Il sortit de ses pensées et appela son ordonnance.

« Gerdt ! »

L'aide de camp apparut à la porte de communication entre les deux bureaux et se positionna au garde-à-vous.

Le colonel eut un geste de la main.

– Oh ! je vous en prie, Gerdt, arrêtez ces simagrées. Depuis le temps que l'on se connaît et que vous me suivez, vous pouvez vous passer de ça avec moi.

L'homme se mit au repos et attendit la suite.

– Prévenez-moi lorsque le capitaine Heinz sera là.

– Le SS *hauptsturmführer* Heinz est déjà ici, Monsieur. Il attend dans le salon.

– Déjà ? Ils n'ont pas perdu de temps ! Bien. Faites-le entrer.

Quelques minutes plus tard, le SS se présenta devant le colonel. Les bottes claquèrent pour le salut nazi.

– Oberst Speer. Je suis le *hauptsturmführer* Heinz.

Le colonel admira le simulacre. Il avait beau être d'un grade plus élevé que le capitaine, il savait pertinemment que les âmes damnées d'Hitler avaient nettement plus de pouvoir que les officiers de la Wehrmacht. Ce genre de salut de la part d'un tel homme n'était que poudre aux yeux. Dans cette affaire, les commandes avaient changé de mains à l'instant où il était entré dans cette pièce.

– Bienvenue, capitaine. Veuillez vous asseoir, je vous prie.

Le colonel se leva et fit le tour de son bureau. Il désignait en même temps un large fauteuil de cuir. Le SS enleva sa casquette et s'assit, à l'aise.

– Je vous sers un cognac ? Il est fabuleux. Ces Français ont un don divin pour fabriquer cet alcool.

Joignant le geste à la parole, le colonel remplit deux verres de cristal. Il s'assit face à son interlocuteur.

– Le trajet en voiture n'a pas été trop pénible ?

Le SS le reprit sèchement. Il ne prit même pas la peine de répondre à la question.

– L'état-major m'a envoyé ici pour…

Le colonel n'avait pas l'intention de se laisser marcher impunément sur les pieds par ce chien d'attaque. Il lui fit comprendre que même s'il n'était pas de la SS, il restait son

supérieur, d'un grade nettement plus élevé. Il le coupa tout aussi brutalement.

– Je connais le motif de votre venue, Capitaine. Je suis au courant des directives de Berlin.

Les deux hommes se jaugèrent du regard durant quelques secondes. Le SS leva son verre.

– Bien. Santé, alors.

Le SS but une gorgée de son cognac et reposa son verre.

– Colonel, je suis ici pour que nous réussissions une bonne fois pour toutes l'éradication des réseaux de résistance autour de Lyon. Notre collaboration sera la pierre angulaire qui nous permettra de mener à bien notre mission. Le führer compte sur nous.

– Capitaine Heinz, si je puis me permettre, nous ne restons pas les bras croisés face à ce fléau. Dois-je vous rappeler qu'il y a seulement quelques mois, nous leur avons porté un coup très rude en arrêtant une partie de leur commandement, pas très loin d'ici, à Caluire ? Les traîtres et les espions que nous avons réussi à infiltrer dans leurs réseaux ont fait des merveilles. Pas plus tard que le mois dernier, la résistance provençale a quasiment été démantelée. Qu'ils aient pu se reconstruire aussi rapidement m'étonne beaucoup. D'ailleurs, le sabotage de la nuit dernière était le premier dans la région depuis des mois.

Le colonel s'arrêta et attrapa une boîte de cigares. Il la présenta au capitaine.

– Un cigare ?

Le SS refusa d'un geste de la main.

– Je vous en prie, Colonel. Poursuivez. Il m'est intéressant de connaître votre opinion.

– Et si ces terroristes s'étaient déplacés ? Que le réseau ne soit pas implanté dans la région ? Cela expliquerait peut-être

pourquoi les services de la Gestapo n'ont pas eu vent d'un possible attentat sur Lyon.

– Qu'est-ce qui vous fait croire à ça ?

– Tout d'abord, comme je vous l'ai dit, la capture de plusieurs hauts responsables les a profondément déstabilisés. Puis, une voiture abandonnée a été découverte près du lieu de l'attentat. Nous pensons qu'ils s'en sont servis pour s'éloigner le plus rapidement possible. Une voiture... C'est bien la première fois qu'une voiture est abandonnée sur place. C'est une méthode inhabituelle.

– Si je vous suis dans votre raisonnement, ils seraient venus en voiture depuis je ne sais où ? Pourtant, la plupart des véhicules à moteur sont strictement interdits de rouler. Ils auraient couru le risque de tomber sur des patrouilles ? Et l'essence est une denrée très rare, réservée à notre armée.

– Capitaine, les trains et les gares grouillent de soldats allemands. Il y a beaucoup plus de chances de s'y faire contrôler. Il est vrai, pardonnez-moi, que j'ai oublié de vous préciser que ces renégats avaient maquillé le véhicule en véhicule officiel de la milice française. Avec de faux papiers, ils auraient pu franchir bien des contrôles. Ils ont également pu passer par des routes très petites, rarement fréquentées. Ces réseaux sont très organisés, et le marché noir permet de trouver tout ce que l'on désire. Y compris de l'essence. Je ne pense pas qu'ils viennent de loin. Toutefois, je vous l'accorde, ils peuvent venir de n'importe quelle direction.

Ülrich Heinz acquiesça d'un mouvement de tête.

– Je vois. C'est effectivement une piste à suivre pour essayer de leur mettre la main dessus et les coller contre un poteau d'exécution.

Le capitaine avala une gorgée de son cognac.

– Cette voiture, peut-on la voir ?

– Elle est dans un garage, un peu plus bas sur l'avenue. Vous pourrez y jeter un coup d'œil quand bon vous semblera.

– Bien. Le plus tôt sera le mieux. Nous avons deux semaines pour boucler cette histoire.

La réplique fit rire intérieurement le colonel. Le SS avait utilisé le nous tout en sachant pertinemment que cela signifiait vous. Même s'il allait prendre une part active dans cette enquête.

– Naturellement, mes hommes sont à votre disposition, ajouta le colonel.

Le capitaine se leva et rajusta sa casquette à tête de mort.

– Il se fait tard. Je m'occuperai de ça demain matin. Je vais profiter de cette douce soirée pour me détendre dans les rues de cette belle ville. Paris est encore froide à cette époque.

Le colonel se leva à son tour.

– Je vais vous faire raccompagner à votre hôtel.

– Ne prenez pas cette peine. Mon chauffeur est ici.

Le salut nazi claqua encore une fois.

****

Le lendemain matin, le chauffeur stoppa la voiture à l'entrée du garage réquisitionné par les Allemands pour l'entretien de leurs véhicules. Quelques soldats en tenue de travail s'affairaient autour de pièces mécaniques diverses.

L'uniforme SS fit son effet, comme toujours. Les soldats se figèrent au garde-à-vous. À chaque fois, Heinz se délectait de ce moment. L'impression de puissance qu'il ressentait quand les soldats ou les civils se crispaient à son apparition était sans égale. Le pouvoir absolu. Il s'approcha d'un sergent, sans prendre la peine de rendre le salut aux hommes immobiles.

– *Unteroffizier*, une voiture de terroriste vous a été amenée il y a quelques jours. Où est-elle ?

Le sergent rompit sa position et montra la Citroën du doigt.

– C'est celle-ci, Capitaine.

Le SS regarda dans la direction indiquée et s'adressa de nouveau au sergent.

– Avez-vous fouillé ce véhicule ?

– Non. Les soldats l'ont garé, puis sont repartis sans donner de consignes.

Heinz secoua la tête d'un air dépité. Que de temps perdu ! Personne n'avait pris soin de jeter un œil à l'intérieur de l'habitacle, bafouant les règles les plus élémentaires d'une enquête. Son impression de puissance augmenta d'un cran : heureusement qu'il était là pour remédier à cette erreur inouïe ! Voilà une chose qu'il ne manquerait pas de faire remarquer au colonel : un tel laxisme pouvait lui coûter extrêmement cher.

Il se dirigea vers la voiture et ouvrit la portière avant, côté passager. La boîte à gant était strictement vide et rien ne traînait sur les sièges. Évidemment, il se doutait bien que ces terroristes avaient pris soin de ne rien oublier derrière eux. Il regarda le plancher avant et arrière. Rien. Il sortit et ouvrit la malle. Hormis la roue de secours, elle était également vide. Il était particulièrement désappointé, même s'il s'attendait à ne rien trouver. Il nota le numéro de la plaque minéralogique, se doutant bien qu'il n'aurait aucun résultat de ce côté-là non plus. Il fit un dernier tour de la voiture et se dirigeait vers la sortie quand une dernière idée le fit revenir en arrière. Il ouvrit de nouveau la portière avant et se baissa pour inspecter le dessous du siège. Souvent, des choses tombaient, et les mouvements des pieds se chargeaient de les faire glisser hors de vue.

Il vit la forme grisâtre et envoya la main. C'était coincé sous le siège, par les armatures. Il insista plusieurs fois, puis il ressortit l'objet. Il s'agissait d'une casquette plate, banale. Il la tourna et retourna dans sa main. Il regarda à l'intérieur et ses doigts

parcoururent la couture pour en dégager l'étiquette de fabrication. La satisfaction d'avoir découvert cette pièce de tissu se lisait sur son visage. Encore de quoi augmenter son sentiment de puissance ! La griffe apparut entre les doigts manucurés : « Maison Berthier, Marseille ».

****

L'ordonnance du colonel se présenta dans le bureau.

« Colonel, le Capitaine Heinz est ici. »

Le SS n'attendit pas la réponse du colonel et s'introduisit de lui-même dans la pièce. Speer fut exaspéré une fois de plus par le salut nazi. Toutefois, prudent, il évita toutes sortes de commentaires. Heinz semblait enthousiaste.

– Félicitations, Colonel. Je loue votre perspicacité. Voyez ce que j'ai trouvé dans la voiture de ces terroristes que vous n'avez pas pris la peine de faire fouiller.

Il lui tendit la casquette.

Speer encaissa la remarque sans mot dire. Si la voiture avait dû être inspectée par quelqu'un, c'était bien par ces sauvages de la Gestapo. Mais apparemment, le capitaine ne faisait pas la différence entre un colonel de la Wehrmacht et les services de police. Le colonel n'esquissa pas le moindre geste pour s'intéresser à cet accessoire.

– Expliquez-moi, capitaine.

– Vous semblez avoir vu juste en pensant que ces hommes s'étaient déplacés pour venir nous attaquer hors de leur secteur. Cette casquette en est la preuve. Elle a été oubliée dans la voiture et provient d'une boutique de Marseille.

Speer n'argumenta pas. Une casquette pouvait s'acheter n'importe où, quelle que soit la maison qui la confectionnait. Mais si celle-ci avait le pouvoir de faire dégager Ülrich Heinz de

son espace vital en l'envoyant sur la côte, à trois cents kilomètres de son bureau, alors il approuvait son raisonnement sans réserve.

Le capitaine continua d'exposer son idée.

– Je vais donc me rendre sans tarder dans cette ville pour continuer les recherches. Je ferai part dès aujourd'hui de ma découverte et de mon projet à l'état-major de Berlin.

Speer jubilait. Il n'en croyait pas ses oreilles. Il allait être débarrassé plus vite que prévu de ce visiteur encombrant.

– Je vais faire prévenir le Major Koll de votre arrivée.

– Ne vous donnez pas cette peine, *Oberst* Speer. J'aime bien les effets de surprise.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 92% du livre à lire sur la version complète.

TABLE DES MATIÈRES COMPLÈTE

RÉSUMÉ.....4

CHAPITRE 1.....5

CHAPITRE 2.....17

CHAPITRE 3.....26

CHAPITRE 4.....38

CHAPITRE 5.....52

CHAPITRE 6.....63

CHAPITRE 7.....73

CHAPITRE 8.....83

CHAPITRE 9.....93

CHAPITRE 10.....108

CHAPITRE 11.....119

CHAPITRE 12.....129

CHAPITRE 13.....140

CHAPITRE 14.....152

CHAPITRE 15.....164

CHAPITRE 16.....175

CHAPITRE 17.....186

CHAPITRE 18.....198

CHAPITRE 19.....210

CHAPITRE 20.....221

CHAPITRE 21.....231

CHAPITRE 22.....241

CHAPITRE 23.....252

CHAPITRE 24.....264

CHAPITRE 25.....274

CHAPITRE 26.....285

CHAPITRE 27.....298

ÉPILOGUE.....308

À PROPOS DE L'AUTEUR.....312

RETROUVEZ TOUS NOS LIVRES

SUR NOTRE LIBRAIRIE EN LIGNE !

WWW.IS-EBOOKS.COM

- **Livres aux formats papier et numériques**
- **Extraits à télécharger ou à feuilleter en ligne**
- **Plus de cent références disponibles**

IS EBOOKS

Livres & eBooks par IS Edition